

Michel Arlhac

Meurtre à Riviera-Matin



Les enquêtes de **Manon Minuit** **6**

Editions La Gauloise

Michel ARLHAC

MEURTRE A RIVIERA MATIN

Une enquête de Manon Minuit

Les Editions La Gauloise
Edition originale

1

Toussaint Rossi, son ordinateur portable ouvert devant lui, finissait de copier la conclusion de son article, *Les Mystères de la Côte*. C'était le dernier volet d'une enquête qu'il avait poursuivie pendant plusieurs semaines, et que la direction du journal avait fini par accepter de publier. Le nouveau directeur de *Riviera Matin*, élu par l'assemblée des collaborateurs du journal, était sans doute plus courageux que l'ancien. Peut-être, aussi, ne pouvait-il pas céder aussi facilement que son prédécesseur aux pressions multiples qui s'exerçaient sur le responsable d'un quotidien régional largement diffusé. Ses mandants auraient tôt fait de lui trouver un remplaçant.

L'édition du lendemain était déjà bouclée. Son papier ne paraîtrait qu'un jour plus tard. Après un instant d'hésitation, il déposa la clef USB dans le réceptacle prévu à cet effet. De là, elle partirait pour la salle de composition avant que son contenu ne soit mâché et régurgité à grand fracas par les rotatives.

Il fit le tour des bureaux qui prolongeaient la salle de rédaction pour serrer les mains de ses collègues et embrasser ses consœurs. Il gardait un souvenir assez précis des moments plus

ou moins voluptueux qu'un certain nombre d'entre elles lui avaient accordés. Il les étreignit donc avec une chaleur particulière.

Mais comme il n'était pas sûr de garder en mémoire tous les prénoms et tous les visages, il prodigua les mêmes marques de reconnaissance et d'affection à toutes celles dont l'allure générale, et surtout l'âge, lui paraissaient compatibles avec une relation intime, passée ou à venir.

Il regarda sa montre. Il partait beaucoup plus tôt que d'habitude. En fait il était soulagé d'avoir achevé le dernier des articles consacrés à son enquête. Il se sentait aussi un peu inquiet des réactions que la publication de cet ultime épisode risquait d'entraîner. Il préférerait également ne pas avoir à répondre aux questions que lui poserait, peut-être, son rédacteur en chef. De là son départ un peu précipité.

Le journaliste avait garé sa vieille Clio sur le parking du journal. Son ordinateur portable l'embarassait un peu. La porte de l'immeuble franchie, il s'arrêta et le posa à terre pour récupérer les clés de sa voiture. Il ne savait plus très bien où il s'était garé. Il appuya sur le petit bouton noir qui déclenchait le déverrouillage des portes et, surtout, l'allumage des phares. Excellent moyen pour repérer le véhicule.

Tout à coup les journalistes restés à l'intérieur du bâtiment entendirent une énorme explosion. Une grande baie vitrée, qui donnait sur le parking, s'effondra, projetant de tous côtés des éclats. Par chance personne ne fut atteint.

Surpris par le fracas de la déflagration tous, après un instant d'hésitation, sortirent de leurs bureaux et se bousculèrent pour se précipiter vers la sortie de l'immeuble et le parking d'où le bruit provenait.

La Clio de Toussaint Rossi brûlait encore. Le pare-brise avait éclaté, mais on distinguait vaguement une forme noire, couchée sur le squelette du volant, un cercle de métal garni de quelques morceaux de plastique qui se consumait en rougeoyant. Sans doute, tout ce qui restait de leur malheureux collègue.

Une des secrétaires avait apporté un extincteur. Elle essaya de s'approcher de l'épave. Mais la chaleur était trop vive. Un journaliste la tira en arrière et demanda à tous ceux qui étaient là de reculer à bonne distance. Le réservoir de la voiture pouvait encore exploser.

Déjà la police avait été prévenue, et quelques instants plus tard, dans le hurlement de leurs sirènes et le clignotement de leurs gyrophares, trois voitures bleues vinrent se garer sur le côté du parking.

Derrière eux, deux camions de pompiers. Munis de gros cylindres rouges, ils s'approchèrent prudemment et commencèrent à arroser les flammes. Leurs casques étincelaient dans la nuit. Bientôt le feu fut maîtrisé. Il ne restait plus de la voiture qu'un squelette noirci. Toutes les glaces étaient brisées. Toujours une forme noire, maintenant penchée au-dessus du capot. De leur côté les policiers étaient descendus de leurs véhicules. Ils déroulaient des rubans de protection tout autour du lieu de l'explosion. Ils refoulèrent sans ménagement les journalistes qui s'approchaient un peu trop.

Le Directeur était là, lui aussi. Il paraissait très affecté. Il demanda à quelques-uns de ceux qui l'entouraient de l'accompagner dans son bureau. Une réunion de crise improvisée. Ensemble ils décidèrent de ne pas lancer les rotatives. En signe de deuil, pas de journal le lendemain. Un numéro spécial, le jour suivant, avec, en première page, une

photo de Toussaint, en grand format. Le doyen de la rédaction était chargé de rédiger sa notice nécrologique. Le Directeur lui consacrerait son éditorial.

Il était plus de minuit quand ils se séparèrent.

Manon¹ avait passé la soirée en compagnie du capitaine Loiseau. La maison Picard avait fourni l'essentiel du repas. Les talents culinaires du policier étaient un peu limités, mais il avait fait l'acquisition d'un micro-onde perfectionné. Son mode d'emploi était pour lui parole d'évangile, et il le consultait avec le respect que l'on accorde d'habitude aux textes sacrés. Le plat déballé de son carton, il suffisait d'opérer de multiples réglages puis d'attendre le nombre de minutes réglementaire et de ne pas se brûler en allant de la cuisine à la table du salon.

Suivant une habitude déjà ancienne, le repas avait été précédé et suivi de différents exercices, dans le séjour d'abord, dans la chambre ensuite. Une recherche méthodique des moyens susceptibles d'apporter à chacun des deux partenaires une satisfaction orgasmique de qualité convenable, et, si possible, synchronisée.

Une fois de plus le policier avait été ravi, mais aussi un peu surpris, d'accueillir dans son lit une aussi jolie fille, une grande brune aux yeux gris, mince et musclée, tantôt douce et tendre,

¹Voir *Meurtre au Pressing*, *Meurtre à la chapelle Sixtine*, *Meurtre à la Fac*, *Meurtre au Club Caucase*, *Meurtre à la villa Sérénité*, du même auteur, chez le même éditeur.

tantôt violente et déchaînée, une fille sans interdits ni tabous, seulement attentive à son propre plaisir et à celui de son partenaire. Encore allongé sur le lit, il regardait la jeune détective se diriger vers la salle de bains. Il essayait de graver dans sa mémoire l'image de cette jeune femme nue, de ce corps parfaitement bronzé, de ces longues jambes.

Ensuite, Manon avait préféré rentrer chez elle pour y finir la nuit. Même si elle appréciait les qualités humaines, et, plus particulièrement, viriles, du policier, elle ne voulait pas s'installer dans une relation quasi conjugale. Ses goûts, dans le domaine amoureux, étaient plutôt éclectiques, et elle tenait, par-dessus tout, à sa liberté et à son indépendance.

Pelotonnée sous sa couette, et profondément endormie, elle fit un rêve étrange.

Elle se trouvait dans une grande salle, assise devant un petit bureau. En face d'elle, une douzaine de visages, des hommes et des femmes, installés derrière une longue table. Un peu comme un jury d'examen ou de concours, un peu comme le jour où elle avait soutenu sa thèse de Droit. Ils la regardaient, tous muets, le regard sévère. Elle-même savait qu'elle devait prendre la parole, s'expliquer. Mais aucun son ne sortait de sa bouche. Peu à peu la brume qui entourait ceux qui lui faisaient face se dissipa. Elle s'aperçut qu'elle les connaissait tous. Cet étrange tribunal était constitué par des hommes, ou des femmes, qui, tous, avaient été ses partenaires dans une relation voluptueuse, quelques jours, quelques mois ou quelques années plus tôt. Une simple délégation. Ceux, du moins, qui avaient un peu compté, pour qui elle avait partagé non seulement des sensations, mais aussi quelques sentiments. Ceux qu'elle avait aimés un peu, parfois beaucoup, presque jamais passionnément.

Qu'attendaient-ils d'elle ? Des regrets ? Elle n'en éprouvait aucun. Des explications ? Elle ne voyait aucune raison de leur en donner. Elle pensa brusquement qu'ils n'avaient aucune raison de lui demander des comptes, et elle décida de les planter là et de s'en aller.

C'est alors que le président de cette sorte de jury se leva, une sorte de clochette à la main. Elle reconnut le capitaine Loiseau².

Sans dire un mot il brandit sa sonnette et l'agita avec de grands moulinets du bras.

Manon se réveilla. Sur la table de chevet son portable sonnait.

Au commissariat central régnait une agitation inhabituelle à une heure aussi tardive. Le Commissaire² était revenu de son domicile personnel. Il avait réuni les inspecteurs qui se trouvaient encore dans leurs bureaux, et fait rappeler tous ceux qui étaient déjà partis.

Une fois tout son monde réuni dans la grande salle, il était apparu, l'air grave et majestueux, puis s'était effondré dans son fauteuil derrière la table.

Après avoir attendu un instant que toutes les conversations se soient arrêtées, il commença :

²Voir *Meurtre au Pressing*, *Meurtre à la Chapelle Sixtine*, *Meurtre à la Fac*, *Meurtre au Club Caucase*, *Meurtre à la villa Sérénité*, du même auteur, chez le même éditeur.

-Comme vous le savez déjà un journaliste de *Riviera Matin* a été victime d'un accident ou d'un attentat, ce soir, dans le parking du journal. Comme sa voiture a littéralement explosé, l'hypothèse d'un incendie consécutif à une fuite de carburant, ou à un court-circuit, paraît peu vraisemblable. S'il s'agit bien d'un attentat, reste à découvrir le mobile et l'auteur, ou les auteurs.

Un instant d'arrêt, et un regard circulaire comme pour vérifier que tous l'écoutaient attentivement.

-Certains vont sans doute supposer qu'il existe un lien entre la mort de Toussaint Rossi et la série d'articles qu'il avait commencé à publier sous un titre, plutôt accrocheur, *Les Mystères de la Côte*. Rien ne me paraît moins sûr. Il est vrai qu'il annonçait des révélations fracassantes, qu'il s'apprêtait, prétendait-il, à dénoncer des hommes politiques et des entrepreneurs honorablement connus. Je suis persuadé que toutes ses prétendues révélations ne reposaient sur aucune preuve solide. Personne n'avait donc de raison de s'en inquiéter.

Nouvel arrêt, nouvelle inspection de la salle, cette fois-ci pour repérer d'éventuels signes d'incrédulité.

-En revanche, ce journaliste avait la réputation d'accumuler les conquêtes féminines. Je ne serais pas surpris que ce soit un mari jaloux qui ait organisé ce beau feu d'artifice, ou, peut-être, une femme trop vite délaissée. C'est dans ce sens que je vous demande d'engager vos recherches. Il faudra fouiller un peu dans la vie personnelle de la victime, voir qui il fréquentait, avec qui on a pu le voir récemment, au café ou au restaurant. Je compte sur vous. Pas de question ?

Au fond de la salle une voix se fit entendre :

-A-t-on une idée précise du contenu des articles qu'il s'apprêtait à publier ? Connaît-on les noms des personnalités qu'il pensait pouvoir dénoncer ?

-Loiseau, comme d'habitude, tu ne tiens pas compte de ce que je viens de dire. C'est, à coup sûr, un crime passionnel, pas un crime politique. Du reste son dernier article ne doit paraître qu'après-demain. Il est peu probable qu'il l'ait déjà remis au journal. Seuls les deux premiers ont été publiés. La suite était encore sur son ordinateur qui a été détruit dans l'explosion.

Le capitaine Loiseau, ne semblait pas convaincu et, même s'il n'osa pas exprimer ouvertement ses doutes, toute son attitude témoignait d'un certain scepticisme. Mais le Commissaire, sans paraître le remarquer, poursuivit :

-Il faut interroger les voisins du journaliste, examiner les enregistrements des caméras de surveillance, repérer ses fréquentations féminines. Beaucoup de travail en perspective. Je compte sur vous.

Péniblement, le Commissaire réussit à s'extraire de son fauteuil, montrant par là que la réunion était terminée. Le Gros, le surnom que ses subordonnés lui avaient attribué, se dirigea alors à pas lents vers son bureau, le front soucieux. Cette nouvelle affaire promettait d'être particulièrement épineuse. Il faudrait manœuvrer avec adresse s'il ne voulait pas quitter les bords de la Méditerranée pour se retrouver dans une banlieue sordide. Il devait immédiatement informer certains de ses supérieurs. Leurs réactions risquaient d'être plutôt violentes.

Pour se donner un peu de courage, avant de les appeler, il lui faudrait bien une ou deux lignes de coke.

Après avoir vérifié que la porte de son bureau était bien fermée, il tourna la clef, ouvrit le tiroir, en sortit un tube de

crayon à bille ainsi qu'un petit sachet de plastique. D'un coup de canif il en trancha l'extrémité et versa sur une belle page blanche une longue traînée de poudre. Puis en se bouchant d'un doigt une narine et en introduisant l'extrémité du crayon dans l'autre, il pencha la tête pour aspirer d'un seul trait le poison délicieux.

2

Manon, à demi réveillée, saisit la petite boîte magique et lut le nom de son correspondant. Il venait de s'afficher, Jérôme Gardois, un journaliste de *Riviera Matin*. Puis elle fit glisser son doigt sur la flèche verte, et colla le plastique noir sur son oreille. Elle se souvint qu'elle l'avait rencontré une ou deux fois, en compagnie de son collègue Toussaint Rossi. Jérôme avait insisté pour qu'elle enregistre ses coordonnées personnelles.

-Tu me réveilles en pleine nuit, que se passe-t-il ?

L'autre reniflait, bredouillait, comme s'il avait du mal à parler. Finalement elle réussit à comprendre quatre mots :

-Ils ont tué Toussaint.

-Comment ? Quel Toussaint ? Toussaint Rossi ?

-Malheureusement oui. Sa voiture a explosé au moment où il quittait le journal.

Manon était atterrée. Elle connaissait bien Toussaint Rossi. Elle avait même partagé avec lui quelques moments très agréables qu'ils renouvelaient de temps à autre. Ce n'était pas une relation aussi étroite, presque quotidienne, que celle qu'elle entretenait depuis assez longtemps déjà avec le capitaine

Loiseau, mais une possibilité toujours offerte, une petite fête très intime qu'ils s'offraient lorsqu'ils en avaient envie l'un ou l'autre. Un coup de fil, et si le désir était partagé et les emplois du temps compatibles, un rendez-vous dans un bon restaurant, ou, directement, au domicile du journaliste.

Manon était profondément affligée, mais pas vraiment surprise. Elle redoutait un tel événement. Elle avait prévenu Toussaint des risques qu'il courait. Elle connaissait le pouvoir de ceux que le journaliste s'apprêtait à dénoncer. Elle savait qu'ils n'hésiteraient pas à employer les grands moyens pour le faire taire.

Mais la nouvelle de l'attentat la remplissait, à la fois, de colère et de tristesse. Plus jamais elle ne partagerait un joint avec lui, allongés côte à côte sur le lit défait. Le seul luxe du journaliste était sa chaîne de très haute fidélité. Après avoir fait l'amour, et sans s'être encore rhabillés, ils écoutaient un vinyle de sa collection, jazz ou classique, parfois des polyphonies insulaires.

Elle le revoyait, grand, plutôt maigre, toujours mal rasé et mal coiffé. Habillé n'importe comment. Vaguement l'air d'un berger corse assez négligé, ou d'un bandit tout juste descendu de sa montagne. Mais elle avait été séduite par ses magnifiques yeux bleus et par son sourire.

Depuis un moment son correspondant ne parlait plus, mais Manon supposa qu'il pleurerait aussi silencieusement que possible. Elle reprit :

-Il faut qu'on se voie le plus vite possible. Ma ligne n'est pas sûre. Il est très tard, mais la *Brasserie des pêcheurs* est sans doute encore ouverte. Veux-tu qu'on s'y retrouve dans un petit quart d'heure ? Je m'habille et je saute sur mon scooter.

L'autre répondit en reniflant que c'était près de chez lui, qu'il serait au rendez-vous et que, de toute façon, il avait bien besoin d'un petit remontant.

Le Maire avait été réveillé par un appel du Commissaire. Il avait ainsi appris la mort du journaliste. La nouvelle lui inspirait des sentiments contradictoires.

Un certain soulagement, d'abord. Personne ne connaissait le contenu exact de l'article qui devait encore paraître, mais il n'avait pas la conscience parfaitement tranquille. Comparé à certains, on ne pouvait guère lui reprocher que des peccadilles. Toutes les précautions avaient été prises pour que les versements dont il avait parfois bénéficié soient acheminés par des voies si compliquées qu'il serait impossible d'en suivre la trace. Tout de même la disparition de Toussaint Rossi n'était pas une mauvaise nouvelle, pour lui, d'abord, mais aussi pour beaucoup de ceux qui l'entouraient.

Une source d'inquiétude subsistait. Il ignorait quels étaient les instigateurs de l'attentat, mais il avait quelques soupçons. Certains de ceux qu'il jugeait capables d'avoir organisé l'explosion de la voiture appartenaient au cercle étroit de ses relations les plus proches. Si jamais ils étaient démasqués, lui-même courrait le risque d'être compromis, ou, au moins, d'être cité dans l'enquête, peut-être appelé comme témoin.

Il était aussi furieux de n'avoir pu s'opposer à la parution de cette série d'articles. Il avait convoqué le directeur de *Riviera Matin* pour lui demander de ne pas publier l'enquête de Rossi, et même de licencier le journaliste. Il l'avait même menacé de

mettre fin à toutes ses recettes publicitaires, et, en particulier, à toutes celles qui, directement ou indirectement, provenaient de la municipalité.

Son interlocuteur lui avait répondu qu'il n'en avait pas le pouvoir.

-Depuis que le propriétaire du journal est en prison, *Riviera Matin* est dirigé par l'assemblée de son personnel. Ce sont eux qui m'ont élu, et placé à la tête du journal. Ce sont des gauchistes, ou même des communistes qui mènent la danse. Un vrai soviet. Rossi est très populaire parmi eux. Si je n'accepte pas de publier son enquête, il suffira d'une AG pour que je sois débarqué, et qu'ils nomment, à ma place, quelqu'un de beaucoup moins coopératif. Je ne peux rien faire.

Le Maire savait ce que lui coûtait la docilité du directeur. Il ne doutait pas d'un dévouement aussi chèrement payé. Mais à l'impossible nul n'est tenu. Il avait dû se rendre à ses arguments. Il avait renoncé à empêcher la publication des articles par ce moyen.

Il lui restait une dernière possibilité. Son adjoint chargé de la sécurité avait demandé à sa secrétaire, Françoise³, de se rapprocher du journaliste pour essayer d'en savoir un peu plus sur le contenu de ses articles. Le rapprochement avait été parfaitement réussi. Le journaliste avait sauté sur l'occasion, si l'on peut dire, et la jeune femme avait partagé avec lui quelques précieux moments d'échange et de partage.

Mais malgré plusieurs rendez-vous et différentes tentatives pour obtenir de son partenaire autre chose que ce qu'il lui accordait généreusement, mais qu'elle pouvait aussi se procurer

³Voir *Meurtre à la villa Sérénité*, du même auteur, chez le même éditeur

ailleurs, elle n'avait pas réussi à découvrir ses secrets. L'adjoint entretenait avec sa secrétaire une relation un peu perverse. Il était furieux et l'avait menacée de la punir comme elle le méritait. Que le châtiment promis lui ait été infligé ou non, le résultat était le même : échec complet.

Tourmenté par ces différentes préoccupations, le Maire mit quelque temps à se rendormir. Mais sa décision était prise. Dès le lendemain il réunirait ses conseillers et rendrait visite au Gros.

Manon gara son scooter près de la brasserie. Un coup d'œil à sa montre. Minuit était passé depuis longtemps, mais la vitrine du café était toujours éclairée. Encore quelques clients et, assis seul à une table, le journaliste ami de Toussaint Rossi.

Au moment où Manon s'approchait, il se leva pour l'embrasser. Elle ne gardait pas le souvenir d'une aussi grande familiarité, mais elle ne voulut pas le repousser, et attendit un temps raisonnable avant de se dégager de son étreinte. Elle était bouleversée par la disparition de son ami et elle supposait que son interlocuteur l'était également.

-Que s'est-il passé ?

-Toussaint était là, comme d'habitude, pour la conférence de rédaction. La réunion terminée il s'est préparé à partir. Mais auparavant il a fait le tour des bureaux pour saluer tous les collègues.

-C'était son habitude ?

-Pas vraiment. Maintenant que tu le dis, c'était un peu étrange. Comme s'il s'attendait à ne plus nous revoir. Et puis

c'était beaucoup plus tôt que d'habitude. Il est souvent le dernier à quitter le journal. Mais là il ne s'est pas attardé.

-Et ensuite ?

-Une énorme explosion a fait trembler les vitres de la salle de rédaction. Nous sommes tous sortis pour nous précipiter vers le parking d'où elle semblait provenir. La Clio brûlait encore. Une forme noire était recroquevillée derrière le volant, c'était tout ce qui restait du corps de Toussaint.

La police avait été prévenue. Trois voitures sont entrées sur le parking et les flics ont installé des barrières tout autour de l'épave. Les pompiers étaient là, aussi, avec des extincteurs. Mais il était bien trop tard. Comme le réservoir risquait d'exploser, si ce n'était déjà fait, nous nous sommes tous écartés. Le Directeur s'est enfermé dans son bureau avec quelques collègues. Ils ont décidé que le journal ne paraîtrait pas demain.

Un long moment de silence. Manon sentit que les larmes lui montaient aux yeux. Son compagnon semblait très ému, lui aussi. Il reniflait bruyamment. La jeune femme reprit :

-Sais-tu si le journal va poursuivre la publication de l'enquête ?

-Peu probable. Toussaint remettait au fur et à mesure le texte de ses articles. Tout devait être sur son ordinateur, qui a sans doute été détruit par l'explosion. Peut-être chez lui ? Son appartement sera probablement perquisitionné. Il avait peut-être reçu des lettres de menace. Les policiers voudront les examiner pour essayer d'en déterminer la provenance.

-T'a-t-il parlé des précautions qu'il prenait ces derniers jours ?

-Il nous a dit, en plaisantant, qu'il ne couchait pas deux nuits de suite dans le même lit. Il ne dormait plus chez lui, mais

changeait d'hôtel chaque soir. Ou alors une de ses nombreuses amies lui offrait l'hospitalité, sans parler du reste.

Manon jugea déplacé le petit ricanement qui suivit. D'autant que le journaliste la fixait à ce moment-là, comme pour surprendre une éventuelle réaction. Cependant elle enchaîna :

-Peux-tu me tenir au courant du développement de l'enquête ?

-Bien volontiers si nous en sommes informés. C'est une affaire très délicate. Si l'attentat est lié aux articles que Toussaint était en train de publier, beaucoup de gens importants risquent d'être impliqués. La police ne sera pas très bavarde.

-Tu penses vraiment que la mort de Toussaint peut ne pas être la conséquence de ses articles ?

-Difficile d'écarter toutes les autres explications possibles. Tu connaissais Toussaint. Sa vie sentimentale était plutôt agitée. Un mari trompé, une femme séduite, pas mal de gens ont pu souhaiter le voir disparaître.

Manon jugeait l'hypothèse si peu vraisemblable qu'elle trouvait surprenant, et même un peu choquant, le simple fait de l'évoquer, une heure à peine après l'attentat. Elle remarqua que Jérôme évitait maintenant de croiser son regard.

Il était très tard. Tous les autres clients étaient partis et les garçons de la brasserie entassaient déjà les fauteuils sur les tables et jetaient de la sciure sur le sol carrelé.

Manon décida de rentrer chez elle pour y finir la nuit. Elle remercia le journaliste, se leva et s'éloigna rapidement sans lui laisser le temps de l'embrasser à nouveau. Elle avait besoin d'un peu de solitude pour apaiser son chagrin. Elle devait aussi réfléchir à tout ce qu'elle venait d'apprendre.

Le Maire avait fait prévenir ses principaux conseillers, et, très tôt le matin, tous se trouvaient réunis dans le grand bureau, au premier étage de l'hôtel de ville.

La plupart avaient déjà été informés de la mort du journaliste. Pour certains c'était une excellente nouvelle, surtout si elle interrompait la publication des articles. Personne ne savait au juste qui serait concerné par les révélations de l'enquêteur, mais presque tous redoutaient que quelque épisode compromettant ne surgisse de leur passé immédiat ou lointain. Certains ne pouvaient s'empêcher de penser au cadavre mal lesté qui finit par remonter à la surface du plan d'eau, révélant le crime, et mettant sur la piste de son auteur, ou de son commanditaire.

Après avoir rapidement rappelé les circonstances du drame, le Maire conclut :

-Nous devons tous nous montrer extrêmement vigilants. Je suis bien persuadé qu'aucun d'entre nous n'a de responsabilité dans cette malheureuse affaire. Mais nos adversaires politiques ne laisseront pas passer l'occasion de nous attaquer, avec la mauvaise foi et l'acharnement qui les caractérisent. Ils prétendront que la disparition du journaliste, et l'arrêt de son enquête nous arrangent un peu trop. Il faut espérer que les recherches de police aboutiront rapidement et que l'on connaîtra les véritables raisons de cet assassinat, sans doute une affaire de mœurs ou un crime passionnel. Le Commissaire principal m'a appelé ce matin. Je dois le rencontrer tout à l'heure. Pour lui c'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Avez-vous des questions à poser ?

Après un long silence un des proches du Maire intervint :

-Sait-on si la fin de l'enquête sera publiée ?

-Le Commissaire m'a rassuré, je veux dire informé sur ce point. Le dernier des articles devait paraître après-demain. Habituellement les journalistes ne remettent leurs papiers que la veille de la publication. Tout est donc sans doute resté dans l'ordinateur de Rossi.

-Existe-t-il des copies ?

-Le journaliste donnait ses papiers un à un. Il craignait des fuites, et voulait un effet de surprise. Son ordinateur a explosé avec lui. Son domicile va être perquisitionné. Il a pu y laisser des copies, ou des sauvegardes. Tout ce qu'on trouvera sera mis de côté.

-Peut-être a-t-il remis des documents à des amis sûrs ?

-Les services de police le surveillaient de près depuis l'annonce des articles. Ils ont la liste de tous ses contacts depuis un bon mois. Ils vont vérifier qu'aucun d'eux ne dispose de documents relatifs aux articles. D'ici une semaine, nous en saurons davantage. Le Commissaire m'a promis qu'il ferait tout son possible pour contrôler la situation. Je reste en contact permanent avec lui.

Un autre conseiller prit la parole :

-Il ne faut pas que la disparition de notre journaliste nous fasse oublier un autre dossier, beaucoup plus agréable, celui-là. Où en est la vente du terrain de la villa Sérénité⁴ ? Six mois se sont écoulés depuis l'incendie.

Le Maire revint rapidement sur cette affaire, la plupart de ses conseillers étant parfaitement au courant.

⁴ Voir *Meurtre à la villa Sérénité*, du même auteur, chez le même éditeur

Il conclut en annonçant que les promoteurs intéressés par la vente se concertaient, et qu'une date serait bientôt fixée pour les enchères.

-Dès que seront réglés les problèmes suscités par les articles du journaliste et par sa mort, nous passerons aux choses sérieuses.

Sur cette promesse tous s'étaient séparés, avec des mines plutôt réjouies.

A suivre...